

Le risque dans les pratiques d'escalade

J. Corneloup, C.R.C.S. Orsay

Corneloup J, *"Risque, opinion publique et escalade"*, in *Société*, revue internationale de sociologie, n° 55, De Boeck, 1997, pp. 23-40.

Comment pourrait-on traiter de la problématique du risque, sans porter une quelconque attention aux pratiques sportives ? La prise de risque ne fait-elle pas partie intégrante du jeu et n'observe-t-on pas depuis quelques temps un goût prononcé des Français pour l'aventure sportive, sous toutes ses formes ?

Dans une société de plus en plus interactive (Guillaume, 1989), marquée par une perte de repères, l'excès en tout apparaît comme une tendance montante. Les stages d'aventure pour entreprise et autres défis se développent. Le VTT, les sports de glisse et le nomadisme estival, mi-aventurier mi-bucolique¹ rencontrent un vif succès auprès de nos contemporains. Enfin, des expressions, telles que *"aller au bout de soi-même"*, *"s'éclater"*, *"se défoncer"*, *s'"exposer"*, *"être à la limite"*,... accompagnent verbalement cette profusion de nouvelles attitudes face au sport et à la nature. Bref, allant à l'encontre du discours dominant qui veut que les Français soient casaniers et repliés sur eux-mêmes (tendance au *cooconing*), on constate une prodigieuse recherche de l'extrême et des limites.

Au-delà de ces impressions et de ces observations sociologiques rapides, cherchons à comprendre et à analyser en profondeur le phénomène. Mais comment opérer pour saisir ce que cache le risque aventurier ? On propose de s'intéresser à la dynamique des pratiques d'escalade², étant donné la place d'importance occupée par la prise de risque au sein de cette activité : combien d'alpinistes ne sont-ils pas morts pour avoir sous-estimé le danger encouru ou pour s'être trop engagés ? La société produit ainsi des lieux où, en observant certains rites, des individus ont la possibilité de *"s'extraire"* de la banalité de la vie; mais que vont-ils chercher dans l'aventure sportive?

1 - Du risque moderne au risque post-moderne : entre ordre et désordre

L'histoire du risque en escalade débute au XIX siècle, au moment où quelques anglais et genevois se passionnent pour la conquête des sommets alpins. Le temps des tours d'Europe, à tendance oisive, semble passer de mode. A l'époque moderne, il devient important de prouver son excellence. Certaines fractions sociales des *"classes dominantes"* (Bourdieu, 1984) sont à la recherche de nouvelles formes de distinction : en pratiquant l'alpinisme, la bourgeoisie intellectuelle cherche à faire valoir sa supériorité sur le statut de sang de la noblesse et contre la bourgeoisie des affaires. Cet engagement en milieu incertain permet de valoriser les qualités de l'homme d'action, cet homme

¹Le bilan estival, réalisé par la revue *"Montagne expansion"* (N° 3 et 4, juillet-septembre 1993) confirme cette tendance.

²Le terme escalade est employé comme terme générique regroupant l'ensemble des activités de grimpe (falaise, bloc, montagne,...)

courageux, vertueux, rationnel, méthodique,... bref cet homme moderne, représenté par la figure emblématique du bourgeois aventurier. Notons que chez les paysans, les guides (Majastre, 1991), les ouvriers, le jeu avec la mort en montagne n'est pas valorisé. En revanche, en prenant des risques (calculés), le bourgeois se donne le droit d'appartenir au monde des élites sociales; ce monde, réservé aux "surhommes", aux hommes forts capables de mériter leur statut... Ce n'est donc pas un hasard si les franges dominées des classes dominantes, appartenant à la petite ou à la grande bourgeoisie (Lejeune, 1988), se retrouvent en nombre parmi les alpinistes. Par cette prise de risque alpine, on peut légitimer sa position sociale et affermir ses idéaux.

Mais examinons le processus initiatique qui permet d'entrer dans le monde des élus. Le sacrifice de soi que l'on accepte, repose sur un imaginaire d'action prométhéen, élaboré autour d'une symbolique ascensionnelle (Bozonnet, 1992) : la montagne régénératrice et purificatrice. Pour construire un royaume d'élus, l'alpinisme développe toute une mythologie chevaleresque où le grimpeur va affronter l'irrationalité, la bestialité et le désordre de l'Ailleurs pour se délivrer des forces du mal et maîtriser la nature. Mais pour que ce rituel soit opérant, la nature verticale doit être pensée, symbolisée et organisée dans une logique insécuritaire ou rien ne doit être laissé au plaisir, à la facilité et au ludisme. Cette vision de la pratique impose alors un équipement minimal des voies à escalader où le grimpeur, maître de sa sécurité, doit être capable de gérer son risque. La coupure forte entre ville et nature permet aux initiés, par ce contact dur avec les éléments physiques porteurs de symboles, de conquérir l'immunité contre toutes sortes de pollutions (le mensonge, la bassesse, le manque de volonté, les plaisirs faciles,...), de réaliser une introspection psychologique contre les maux et les nuisances de la civilisation et de réfléchir sur la condition humaine. Par l'engagement alpin, une occasion est ainsi offerte d'affirmer son individualité moderne.

Si une telle pratique de l'escalade, très vite organisée en club, a pu se développer, c'est qu'elle s'inscrivait dans un vaste projet de société. L'alpiniste, en escaladant les montagnes, participe au mouvement "colonialiste" propre à la modernité tout à la fois scientifique et patriotique¹ qui consiste à devenir "maître et possesseur de la nature". A cette époque, on ne vante pas le risque nietzschéen ou dionysiaque; on prône un risque d'affrontement (logique linéaire, frontale et militaire), où la course en montagne est perçue comme une bataille contre les éléments de la nature², sans aucune apologie pour une prise de risque ludique "à la limite" ou hasardeuse : c'est bien la gestion rationnelle des risques qui est valorisée. On exalte les valeurs de l'humanisme, de la république³ et de la science.

Ainsi, de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1975 (l'époque moderne), l'escalade apparaît comme une activité de combat où la domination de la nature prépare l'homme au respect de certaines valeurs. La prise de risque que certaines franges sociales acceptaient

¹On ne saurait trop rappeler la devise du club alpin français "pour la patrie, par la montagne", les luttes entre nations euro-péennes pour la conquête des sommets alpins ou encore la constitution de bataillons scolaires, à la fin du XIX^e siècle pour expliquer ce **processus d'identification nationale**.

²Les alpinistes peignent souvent un tableau dramatique (l'Alpe homicide) de la montagne, où le héros a su se "sortir" de conditions exécrables et inhumaines. Grâce à sa volonté, son énergie, son analyse claire des situations et son sens des responsabilités, l'alpiniste a su éviter les dangers de la montagne.

³Bien souvent, les écrits des alpinistes défendent **les valeurs de l'humanisme et de l'homme républicain**, par la valorisation de la cordée, par l'attachement à l'esprit "noble" des alpinistes ou encore par la mise en avant des fortes solidarités qui lient les alpinistes entre eux.

de prendre en allant escalader des parois vertigineuses légitimait leur position sociale.

Depuis les années 1980, on assisterait pour certains à une inversion du rapport au risque. La dominante serait à la sécurité et aux espaces aseptisés, les grimpeurs recherchant avant tout le ludisme et le contact "sympathique" avec la nature. Mais doit-on retenir cette thèse puisque le nombre des grimpeurs qui se tuent en montagne ne diminue pas pour autant¹ ? En réalité, il n'est pas possible d'analyser le risque actuel selon les mêmes critères et les mêmes grilles que par le passé. Durant les années 1970-1980, les fonctions sociales et les mécanismes de régulation de l'escalade, les styles de grimpe et les relations entre le grimpeur et la paroi se sont profondément modifiés.

Durant toute l'époque moderne (1850-1975), analysée précédemment, une forte gestion centralisée, pyramidale et mécanique organisait les rapports au risque. On ne vantait qu'un seul type de héros : l'alpin; on ne connaissait qu'une institution : le CAF (le Club Alpin Français); on ne valorisait qu'un seul espace : la montagne. N'importe qui ne pouvait pratiquer l'alpinisme puisqu'une structure rigide, fermée et ordonnée limitait les droits d'entrée et réglementait les comportements. Le CAF jouait le "rôle" de passerelle - de "sas" - entre la ville et les espaces de pratique (la nature). Rien n'était laissé au hasard. De fortes solidarités liaient les pratiquants entre eux, les secours étant en particulier organisés par le collectif des grimpeurs. Une initiation et une formation des plus sérieuses à la culture alpine, aux règles de sécurité et aux habiletés de progression préparaient les grimpeurs à une gestion rationnelle et méthodique des risques...

Depuis les années 1975, le système escalade s'est ouvert, l'organisation devenant plus souple et plus "réseautée". Les acteurs, parties prenantes dans l'organisation de l'activité se sont multipliés. Parmi eux : les constructeurs de structures artificielles d'escalade (les S.A.E.), les stars de la grimpe, les secours en montagne (le P.G.H.M.), les guides, les associations sportivo-écologiques, les fédérations d'escalade (FSGT, CAF, FFME,...), les médias, les communes. Les idées qu'ils professent sur l'escalade sont variées, voire contradictoires et conflictuelles². Le changement affecte aussi le public-pratiquant qui ne se réduit plus aux alpins-cafistes d'autrefois. Les styles de pratique et le profil culturel des grimpeurs se sont par ailleurs profondément modifiés, ce qui a eu pour effet de transformer le rapport au risque, à la chaîne sécuritaire et aux espaces de pratique.

Les jeunes générations de grimpeurs, sensibilisées à une culture ludique et anémique sont prédisposées à une gestuelle plus spectaculaire que risquée, plus esthétique (la sensation) que morale, plus ordalique³ que républicaine. On cherche un jeu "à la limite" où le flirt simulé avec la mort procure une grisurie de tous les instants,

¹Entretien avec un responsable du PGHM Chamonix, oct.1993

² Par exemple, les revendications sécuritaires du PGHM, les valeurs des aventuriers ou des hédonistes ou les intérêts touristiques, défendus par les multiples prestataires de service, liés à l'ouverture, à la marchandisation et à la mise en spectacle des pratiques d'escalade ne vont pas forcément dans le même sens.

³ "Le fantasme ordalique consisterait à s'en remettre corps et âme à une puissance extérieure, pour la laisser décider soit de la mort, soit de son droit absolu à la vie... Ce lien entre le sujet et les puissances sacrées, le fait de poser directement une question à Dieu explique qu'en Europe, l'Eglise ait très tôt essayé de combattre ces pratiques et que le sens des ordalies ait peu évolué." (Valeur, 1991, p. 24)

renouvelable à volonté. L'apparition de nouveaux matériaux (cordes, piolet-traction, spit,...) propulse l'escalade dans le monde de l'Ilynx (du vertige) où la "glisse" avec le rocher par l'étourdissement du moi est poussée à l'extrême, vers "la petite mort" et l'extase mystique¹. Par la pratique du "vol" en falaise, tout un jeu se développe autour de la gestuelle, du vide et de la chute². En haute-montagne, on retrouve cette frénésie montante à jouer de façon spectaculaire avec la mort³ pour goûter à la jubilation de l'extrême aérien, dans cette "fausse mort", porteuse de vie et de re-naissance.

Cette évolution a provoqué une fracture dans les formes de sociabilité d'autrefois. La tendance au tribalisme (Corneloup, 1991), la professionnalisation des secours et des médias (spécialisés), la diversification des sites et des équipements ont sans nul doute brouillé les liens socio-sportifs qui reliaient les grimpeurs non seulement entre eux, mais aussi à leur espace de pratique et à la chaîne sécuritaire. Le temps est loin où chaque grimpeur subissait une formation "en bonne et due forme" qui lui permettait de s'approprier un ensemble d'habiletés préventives (connaissance du terrain, apprentissage de techniques de progression,...) et d'habiletés d'évitement (apprentissage de gestes de sauvetage et de parade par une simulation des accidents possibles,...), pour se "sortir" de conditions difficiles en montagne ou dans les grandes falaises.

Aujourd'hui, une individualisation et une tribalisation des rapports aux risques sont observables. Les néophytes se prennent en main : ils peuvent apprendre seuls, s'inscrire à un stage, suivre les conseils d'un vendeur et des revues spécialisées ou s'insérer au sein d'un groupe de pairs (plus ou moins spécialisés)...

En résumé, on est passé d'une approche mécanique et linéaire à une approche organique et multiple, au sein d'un champ socio-sportif où la diversité et le conflit dominant. La régulation et la transmission des savoirs-faire passent par d'autres processus éducatifs et informationnels. Cela impose une lecture différente de la gestuelle et de la prise de risque.

2 - Les risques post-modernes et leur gestion

Pour éclaircir le propos, une analyse de terrain a été effectuée. Elle fait apparaître qu'un ensemble de facteurs - sportifs, techniques, médiatiques, imaginaires,... - contribuent au développement à la fois des pratiques d'escalade et des risques qu'elles impliquent.

Socialité de l'escalade, risques collectifs

L'ouverture des pratiques d'escalade à un large public a des effets pervers. La

¹Et l'on n'est pas sans retrouver certaines pratiques de sociétés primitives qui utilisaient ces jeux de vertige dans un cadre magique, religieux, mystique.(J. Cazeneuve, 1991, p113)

²"Si la grimpe et l'étourdissement de la glisse devaient se rejoindre quelque part, ce serait dans la chute : les grimpeurs acceptent maintenant de tomber, alors que traditionnellement, une chute était vécue comme un accident, un échec."(E. Decamp, 1987, Le Point, n°760, p. 156)

³Joe Simpson "La mort suspendue"(1990, p197) se retrouve dans cette situation ordalique où il éprouve une certaine jubilation à se retrouver en montagne seul à affronter la mort.

massification de l'activité, surtout en montagne, crée des zones de concentration excessive ce qui est la cause d'accidents multiples¹. Le regroupement des grimpeurs au sein de cordées collectives engendre des risques supplémentaires, supportés par l'ensemble du groupe². Enfin, le manque de formation évident des nouveaux grimpeurs les entraîne dans des situations qu'ils ne maîtrisent pas toujours, diminuant leurs marges d'autonomie³.

Le risque lié aux nouvelles techniques, technologies et gestuelles

Les prises de risque par incompetence et insouciance sont en augmentation. La production de matériaux High-Tech (vêtements, crampons, piolets,...) et l'apparition de techniques d'assurance plus sûres ont des côtés néfastes⁴. De même, le goût d'une grimpe interactive, expresse et balistique produit d'autres formes d'engagement⁵. Le grimpeur ressemble de plus en plus à une machine cybernétique, pilotant à vue et cherchant à limiter au maximum les contraintes, pour une réussite et un plaisir maximaux. Enfin, la question du "sas" devient préoccupante lorsque les gens, selon les principes du clip et du zap, passent sans transition (de plus en plus vite) d'espaces sécuritaires (la vallée, la ville, la falaise aseptisée, les SAE) à des espaces insécuritaires, projetés qu'ils sont d'un lieu à un autre par des médiateurs interactifs : le téléphérique, l'avion, la voiture, le TGV⁶.

La marchandisation du risque

De plus en plus d'organismes et de personnes entrent sur le marché des pratiques d'escalade. La commercialisation du risque est dans l'ère du temps, pour le meilleur et pour le pire. La volonté de rentabiliser les investissements consentis poussent les sociétés⁷, les prestataires de services⁸ et les grimpeurs¹ à diminuer leurs marges de sécurité.

¹De nouveaux risques apparaissent liés aux bousculades, à la gêne et aux chutes de pierres entre cordées et au manque de rapidité d'action provoqué par le surnombre.

²**Les cordées collectives sont dangereuses.** "Les accidents collectifs apparaissent comme étant le principal risque du terrain de haute-montagne" (Mosimann, 1992). La volonté de respecter la tradition alpine, l'impression de sécurité en groupe et le souhait de partager une aventure en commun favorisent le regroupement des grimpeurs au sein de cordées collectives. Pourtant, ce mode de gestion collective du risque a des **effets pervers** : inertie du groupe, manque d'autonomie des participants, chute en cascade du groupe si l'un d'eux tombe. Ainsi, paradoxalement, comme le note un responsable du PGHM (entretien, oct. 1993), "les gens s'encordent en groupe, pour la mort".

³La plupart des accidents se produisent dans des voies faciles. L'inexpérience des néophytes, leur mauvaise connaissance du milieu, leur difficulté à percevoir les risques potentiels ou encore leur préparation technique, physique et sportive insuffisantes favorisent les risques d'accidents.

⁴L'oubli de s'encorder, un mauvais noeud, la corde trop courte en rappel, l'utilisation de matériels trop performants sont quelques exemples caractérisant ces nouveaux accidents.

⁵Les nouvelles formes de grimpe donnent la priorité à la rapidité (de plus en plus vite!), au libre et à la légèreté. Le grimpeur post-moderne, soucieux d'efficacité, utilise à l'extrême les techniques les plus sophistiquées, en assurant au minimum ses arrières. Bien souvent, l'autonomie (thermique et alimentaire) des grimpeurs est réduite à sa plus simple expression. Une erreur, un retard, le mauvais temps, la chute, et la catastrophe est inévitable. L'exemple de H. Bauzille (hiver, 1993), à la face nord des grandes Jorasses est révélateur de cette nouvelle prise de risque.

⁶L'exemple classique est l'aiguille du Midi, avec sa masse de badauds, prêts à réaliser toutes les imprudences possibles.

⁷Les collectivités locales, les stations de ski, la vallée de Chamonix, les organismes de tourisme, les constructeurs de S.A.E. seraient tous sujet à prendre de plus en plus de risques pour attirer les clients et les touristes, en diminuant ou en augmentant au maximum la sécurité (ex. Les via ferrata), pour en retirer des profits conséquents.

⁸Les prestataires de service (sociétés d'aventure, guides indépendants, compagnies des guides, colonies de vacances,...) prendraient de plus en plus de risques pour rentabiliser au maximum les coûts investis et/ou "pour faire, le plus de clients possibles durant la saison", au détriment des règles de sécurité.

Imaginaire des prises de risque

Sous la poussée de multiples facteurs, le miroir imaginaire des pratiques d'escalade s'est fragmenté. Les images dramatiques de l'Alpe-homicide appartiennent au passé. Le ludisme, la culture du défi et l'ordalie écologique sont les valeurs montantes. Certains partent à la recherche de pouvoirs chamaniques ou d'une communication intime voire animiste avec la nature-mère². D'autres, dénommés "*les sensations seekers*" par les psychologues (Zukermann, 1983), attachés à une culture du senti, de l'audio-visuel et de l'éphémère sont à la recherche perpétuelle de leur drogue, augmentant à chaque fois les doses et donc le jeu avec les limites psychologiques, affectives ou physiques³. Le corps devenant le dernier refuge de sens (Le Breton, 1991), on a pu voir des grimpeurs, pour combler leurs incertitudes – et ceci particulièrement parmi les jeunes générations – adopter des comportements de grimpe psychotiques⁴. On se coupe de la société par ces prises de risques "anomiques"⁵ – voire toxicomaniaques. Enfin, nombreux sont ceux qui se sentent comme obligés, face aux pressions de toutes sortes, de prouver par eux-mêmes qu'ils appartiennent au monde des gagnants (Ehrenberg, 1991). Le défi que l'on se livre à soi-même pour faire mieux que son voisin ou pour prouver sa valeur entrepreneuriale, pousse un nombre croissant de grimpeurs à faire n'importe quoi, pour devenir leur propre héros⁶.

Prises de risque par décalage

La "pression" exercée par les médias sur les grimpeurs entraîne certains vers le "toujours plus" et le défi perpétuel⁷. La tendance médiatique contemporaine est de survaloriser l'esthétisme, l'hédonisme, le ludisme, le spectaculaire et les impressions de facilité au détriment de la réalité. Un décalage entre réalité médiatique et réalité pratique provoque là aussi des effets non désirés sur le comportement des grimpeurs.

On peut aussi se rendre compte que de nombreux accidents se produisent au niveau de cette "zone floue" qui superpose les pratiques de randonnée aventureuse et

¹Désireux de rentabiliser au maximum leurs vacances, les grimpeurs sont prêts à réduire leur marge de récupération et de sécurité, pour faire le plus de voies possibles. Les **cadres du privé** seraient les premiers concernés par ce type d'attitudes.

²Un engagement extrême ou une immersion prolongée dans la nature, suivant en cela les principes de la culture californienne (logique de la dissimulation), seraient observables, aux conséquences parfois dramatiques (chute en solo, perte, isolement problématique, autisme écologique,...).

³La grisurie des grands vols (l'ilynx narcissique), grâce à un équipement hyper-sécuritaire, l'autisme de la haute altitude, l'ilynx écologique lors d'ascensions vertigineuses sont des situations recherchées, pour goûter à l'"esthétisme" vertical où la limite à ne pas dépasser est parfois très imperceptible.

⁴Ceci se caractérise soit par un repli au sein d'une niche tribale ou individuelle où l'excès de grimpe prend des allures pathologiques, soit en s'adonnant à une circularité sans fin d'un site de pratique à un autre, vers le toujours plus, pour masquer les angoisses du temps.

⁵On retrouve ici les analyses de JP Assailly (1992) sur le comportement des jeunes conducteurs sur la route.

⁶L'exemple du plus jeune bébé ou du greffé du foie au Mont-Blanc, des "potes", effectuant une ascension alpine quelconque par défi, ou d'un voyage vertical d'un grimpeur à 4000 mètres pendant une semaine, représentent quelques faits significatifs.

⁷Dans cette volonté d'aller toujours plus loin à la recherche de l'inédit et de la performance extrême, les risques, pris par des excellences sont de plus en plus importants (et renouvelés). Le goût du solo, d'une grimpe individuelle auto-assurée, la réalisation de voies engagées, les enchaînements multiples, en été comme en hiver, diminueraient à chaque fois la marge sécuritaire (potentielle). Chaque année, des alpinistes de renom disparaissent. Boivin, Beghin, Ravel, Vimal sont quelques exemples récents.

les pratiques d'escalade¹. Tentés par le frisson du risque, les gens n'hésitent plus à quitter les sentiers balisés ou à prendre les chemins les plus escarpés... Des problèmes d'appréciation du risque seraient observables².

Nouvelles pathologies et attitudes face à l'accident

Des pathologies inédites sont observables, touchant plus particulièrement les personnes du 3^e âge³. Pour de multiples raisons, celles-ci sont prédisposées à des accidents cardiaques, à des épuisements ou encore à des oedèmes pulmonaires ou cérébraux, pouvant avoir des conséquences dramatiques.

Au-delà de ces pathologies particulières, il faut noter l'augmentation considérable des interventions des secours en montagne. Sachant les services de secours sur-présents, les grimpeurs sont sujets à s'engager plus volontairement dans des voies difficiles et dans des lieux plus éloignés. Ainsi la banalisation des secours et la qualité des soins hospitaliers produisent des effets pervers. Des prises de risque plus importantes se développent quand les grimpeurs ont l'impression d'une protection physique et médicale maximales.

De plus, face à l'accident, les comportements des grimpeurs ont changé. Autrefois, on mettait un point d'honneur à retourner par ses propres moyens dans la vallée. L'appel des secours ne se faisait qu'en cas d'extrême nécessité. Aujourd'hui, les secours sont appelés pour des accidents les plus bénins. Un changement considérable s'est ainsi produit : les secours, devenus des prestataires de services, font partie intégrante de l'activité et sont comme "dûs"⁴.

De même, le choc subit par les accidentés paraît en moyenne plus fort, les blessures étant la marque d'un passage rapide entre le paradis et l'enfer. Auparavant, les grimpeurs partaient en montagne avec une cuirasse, grâce à cette préparation à la lutte, au combat et à la bataille contre la montagne et ses dangers. Aujourd'hui, l'imaginaire ludique plonge les grimpeurs en un désarroi rapide lorsque surgit l'accident ("la mort ne fait plus partie du jeu !"), les rendant plus fragiles pour affronter les épreuves de survie⁵ et moins résistants à la douleur et à la souffrance⁶. L'accident n'est-il pas devenu aujourd'hui une injustice ? Récemment, à la suite d'un accident de grimpeurs dans les Alpes (Juillet 1993), on a pu observer⁷ que ce sont ceux qui avaient les liens les plus forts avec la "terre"⁸ qui en sont revenus... A une époque où les liens sociaux se distendent, on peut donc s'interroger

¹A la lecture de certaines statistiques, il apparaît que les accidents de randonnée sont les premières causes de mortalités en montagne; ces accidents se produisant pour la plupart au niveau de cette zone floue (sentiers d'altitude, névés, alpages hors sentier)– (A. Couzy, Pourquoi se tue-t-on en montagne ?, Alpirando n° 172, J. 1994, pp. 20-21

²La difficulté, parfois, à démarquer les espaces sécuritaires des espaces insécuritaires, le flou se propageant entre le territoire des randonneurs sportifs et les grimpeurs produisent sans nul doute une exposition – involontaire – à des dangers non prévus. **Un problème de seuil se ferait sentir.**

³Nombreux sont les retraités qui veulent "encore une fois tenter l'aventure", pour se rassurer face à la mort; le défi étant devenu un principe d'action pour tous les âges de la vie."

⁴Entretien avec le docteur Marcigny, hôpital de Chamonix, oct. 1993. Le pratiquant veut aujourd'hui le maximum de sécurité, dans un espace de liberté authentique, pour un frisson maximal. On rejoint ici les analyses de P. Chazaud (1993) sur les attentes et la demande du nouveau public-aventurier.

⁵On note à ce sujet des différences significatives de comportements lors d'épreuves de survie entre les nations. Les polonais (Europe du Nord) seraient par exemple beaucoup plus résistants et organisés que les espagnols ou les français (Europe du Sud)

⁶Les accidentés auraient des gestes moins efficaces pour se protéger, en attendant les secours, d'autant plus quand l'imprévu n'est pas prévu dans la logistique de la course. (Entretien avec le docteur Cauchy, hôpital de, Chamonix, oct. 1993)

⁷Entretien avec les accidentés, sept. 1993

⁸On pense ici aux liens parentaux, familiaux, sentimentaux, professionnels,...

sur les capacités des grimpeurs à résister à une épreuve de survie¹ impromptue.

¹On parle ici en terme de moyenne. Car il est vrai, comme le rappelle le docteur Marcigny (Chamonix) que l'on observe encore des capacités de résistance extraordinaires chez certains accidentés.

Mais alors comment peut-on intervenir pour plus de sécurité, sans freiner le désir d'action des grimpeurs et leur sentiment de liberté et aller contre les rituels initiatiques post-modernes ? Face à ces nouveaux risques, plusieurs formes de régulation sont envisageables :

- *L'information.* L'information, ciblée et précise, au niveau des carrefours d'échanges entre grimpeurs (Office de tourisme, médias, stations d'autoroute, fédération¹,...) se présente comme fondamentale, dans un espace socio-sportif organique. Mais il est loin d'être évident que l'information sur la sécurité et les risques encourus soit suffisante pour rapprocher les points de vue des experts et du public².

- *La réglementation.* Le contrôle de certains points nodaux du système (équipements, matériel, législation pour les collectivités,...) se justifie par bien des points. Mais les peurs excessives des associations de consommateurs, des pouvoirs publics, des maires ou encore des enseignants produisent des effets pervers. Ces nouveaux acteurs concernés par ces pratiques, expriment une tendance au tout sécuritaire et au tout normatif, pour se désengager de toute responsabilité institutionnelle et personnelle en cas d'accidents. Mais l'accent porté sur "la sécurité passive", à suivre les experts (Goirand, 1986), aurait des effets pervers et non désirés : trop grande confiance dans le matériel, déresponsabilisation des pratiquants, réglementation abusive, sentiment d'enfermement, fuite des pratiquants vers des espaces plus libres,...

- *L'organisation d'un "SAS".* Pour remplir la fonction historique du CAF, la mise en place de Sites d'Aventure Sportifs (Pociello, 1993), véritable "sas" entre la ville et la nature où les individus se familiariseraient avec les techniques des sports de nature, apparaît comme nécessaire³.

- *La reformulation de la gratuité des secours.* Sans vouloir remettre en question le principe de la liberté de pratique des sports à risque, propre au droit français, un certain nombre de questions se pose concernant les critères de sécurité en vigueur. Entre l'optique libérale (la sécurité relève entièrement de l'initiative privée) et celle interventionniste (la sécurité est envisagée en tant que problème collectif), des choix juridiques sont à l'ordre du jour qui renvoient à des principes démocratiques, idéologiques et étatiques. En France, jusqu'à présent, la sécurité est basée sur le droit public, c'est-à-dire la gratuité des secours. Ce qui conduit sans nul doute à des abus dans l'appel intempestif des secours pour des raisons bénignes et à une irresponsabilité des grimpeurs face à leur propre sécurité. La reformulation de la gratuité des secours en cas d'accident seraient de ce fait envisageable⁴.

¹La fédération participe à de nombreuses "campagnes" d'information pour sensibiliser le public à la sécurité et aux dangers de la montagne (entretien avec M. Pichon directeur technique à la FFME, oct. 1993)

² Dans certains cas, à suivre les propos d'un agent du PGHM (entretien, oct.. 1993), cette information n'atteint pas son but, étant donné son incompréhension par le public concerné...

³L'école, par le biais de l'EPS, aura aussi à remplir cette fonction, pour préparer les futurs usagers de l'aventure à une gestion optimale des risques.

⁴La question de la responsabilité individuelle pourrait aussi être posée. Les règles collectives établies ne posent pas de limites générales à la liberté de comportement des grimpeurs (principe du risque accepté) par la mise en jeu de responsabilité personnelle. Très rarement, la responsabilité individuelle de l'accidenté est mise en cause. Très rarement un droit à la nature, en référence à une écologie des profondeurs, est formulé...

Mais au-delà des coûts supplémentaires, supportés par la collectivité (l'Etat), c'est le problème de l'Ailleurs qui est soulevé. Quand les services de secours sont de plus en plus perçus comme un dû, c'est le rapport à l'extériorité qui change. La question cruciale que posent la banalisation et la sécurisation abusive des pratiques d'escalade, concerne la limite à donner à l'ordre sur le désordre et à la sécurité passive sur la sécurité active. Pour répondre à cette problématique, R. Mizrahi (1975) a fort bien analysé cette dialectique du centre et de la périphérie dans la gestion du risque et des espaces. A une époque où le besoin de sortir de l'urbanité devient vital (physiquement et symboliquement pour retrouver de "l'Ailleurs), la réglementation périphérique devient centrale. Mais pour cela, "il faut marginaliser les secours institutionnels type Protection civile, les contraindre à l'extériorité, et certainement pas les placer au coeur de la pratique comme le fait la politique actuelle." (Mizrahi, 1975, p. 217). On ne peut oublier la nécessité de laisser des espaces d'ombre, des zones "hors-la-loi", comme lieux où l'ordre et la rénovation future se construisent (Maffesoli, 1984) où l'on peut échapper à la loi ou, encore, où l'on peut recréer du sens, du lien et retrouver du désordre, du non-balisé et de l'inhumain^{1,2} Mais comment redonner du mystère, du flou, de l'aléatoire à un espace de grimpe que certains voudraient de plus en plus normalisé, sécuritaire et ouvert à tous ?

- *La logique du contradictoirel* (Maffesoli, 1992). Tout ce qui peut favoriser la baisse de l'emprise de l'État sur ces pratiques de nature (en particulier l'institutionnalisation des secours et les menaces de réglementation) et une gestion périphérique de l'activité (sur les marges) doit être encouragé pour favoriser l'autonomie des grimpeurs, pour éviter la saturation explosive du système et pour canaliser la violence hors la ville. La priorité doit être ainsi donnée à une gestion organique de l'activité, dans une interaction constructive entre les différentes parties prenantes (logique de la conjonction et du compromis), pour se préserver de toute transparence et pour alimenter sans cesse cette part de désordre créateur. Il semble alors important que la stabilité et le devenir de la pratique se négocient entre les multiples acteurs et le public-pratiquant, c'est à dire entre tous ceux qui participent au débat autour de la sécurité et de l'insécurité.

3 - De la société au monde de l'escalade

L'escalade depuis les années 1975 a littéralement "explosé". On est aujourd'hui face à un microcosme très divers structuré en chapelles qui entretiennent entre elles des relations parfois très conflictuelles. La concorde ne règne pas toujours parmi ces demi-dieux que sont les forçats de la grimpe ! Faut-il s'en étonner ? Non, si on part de l'idée que le microcosme de la grimpe ressemble aujourd'hui à la société en réduction : des conflits équivalents agiteraient ces deux mondes interconnectés, la différence n'étant qu'une affaire de niveau.

Compte tenu de sa longue histoire, on peut considérer que l'escalade forme

¹ Et à suivre R.Harrison (1992), ces zones de transgression sont dans bien des cas "l'ombre de la loi" et sont plus que nécessaires à toute structuration sociale. "L'ombre de la loi ne s'oppose pas à la loi, elle la suit comme son double, comme sa mauvaise conscience." (Harrison, 1992, p. 102)

²Maffesoli(1984, p36) dit la même chose dans son étude sur la violence banale et fondatrice : "ce qui se veut contre-société n'est en fait qu'une para-société assurant en fin de compte le bon fonctionnement de l'ensemble social."

maintenant un champ (Bourdieu, 1984). Un jeu de l'offre et de la demande s'est institué permettant à des acteurs en conflit, producteurs et promoteurs de pratiques, de s'ajuster à un public particulier : les grimpeurs. Cette situation conduit à l'essor de pratiques et d'idéologies de grimpe nouvelles. Recherche de la nouveauté, du côté des acteurs, et recherche de la distinction, du côté des grimpeurs, sont en effet en relation circulaire : nécessaires aux uns et aux autres pour survivre ou se construire, leur face à face produit le mouvement. Et voilà pourquoi ce microcosme, en s'ouvrant sur l'extérieur, s'est peu à peu complexifié pour ressembler de plus en plus à la société perturbatrice qui l'englobe. Mais que veut dire "ressembler"? En quoi des pratiques et des discours à propos d'objets qui n'ont rien à voir entre eux peuvent-ils se ressembler ? Nous avons quitté ici le pays des objets pour le royaume des représentations. Derrière les conflits qui agitent l'escalade, semblent se profiler les mêmes catégories symboliques que derrière les grands conflits sociétaux. La différenciation entre grimpeurs procéderait donc des mêmes mécanismes que la différenciation entre citoyens. Nous avons cherché à vérifier cette hypothèse en réalisant une enquête auprès des grimpeurs à Fontainebleau en 1989. Les résultats de cette enquête sont comparés avec ceux des enquêtes sur les structures de l'opinion publique, réalisées par Agoramétrie (Pages, 1992).

A propos des structures de l'opinion publique : des luttes sociales horizontales

Dans le jeu social, les controverses médiatiques ont un rôle de plus en plus déterminant. Elles permettent à l'individu-citoyen de "manifeste" en permanence, sans avoir recours aux relais traditionnels : en donnant son opinion, ne fait-il pas pression sur les acteurs intervenant dans l'espace public? Les débats dans le public qu'induisent ainsi les controverses médiatiques, se retrouvent dans tous les groupes sociaux; aussi dit-on parfois que ces débats sont "horizontaux" (Mendras, 1993). En réalité, leur caractéristique première est de faire appel à toutes les ressources du symbolique, ces ressources permettant d'exprimer aussi bien son appartenance à un groupe que ses différences à l'intérieur du groupe. D'où la recherche des structures de l'opinion publique développé au sein d'Agoramétrie : quelles sont les grandes catégories symboliques qui structurent les débats sociaux ?

Si l'on reprend le vocabulaire simplifié (il sert à communiquer) de J.P. Pages, on peut considérer que le débat social exprime grosso modo des oppositions entre deux séries de catégories symboliques opposées : la stabilité et le mouvement, la dramatisation et le compromis. On est ici bien loin d'une simple lecture verticale des luttes sociales. En combinant ces deux catégories, on retrouve les querelles bien connues entre les anciens (le repli) et les modernes (l'aventure), d'une part, et entre les libéraux respectueux des institutions (la soumission au réel) et les égalitaristes qui les remettent en cause (le défi au réel), d'autre part.

Où se positionnent alors les grimpeurs sur la carte que l'on obtient de l'opinion publique (premier graphique) ? En utilisant la méthode de la greffe¹ (Iliakopoulos, 1993), on peut observer qu'ils se situent, comme on l'attendait, à l'extrême du quadrant de l'aventure : les pratiques d'escalade vont dans le sens d'une ouverture de la société vers le mouvement et la transgression. L'aventure sociale, qui fait appel aux ressources du symbolique, stimule l'aventure sportive, qui fait appel aux ressources

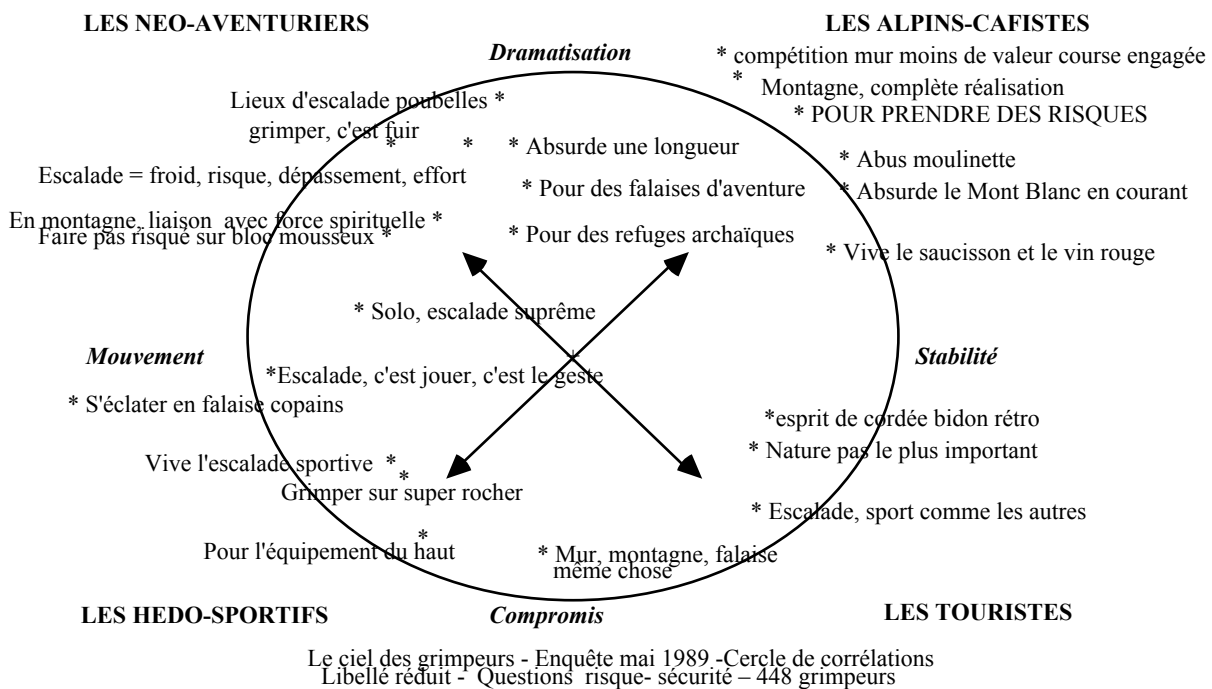
¹ 15 questions d'opinion sur les conflits de société ont été posées aux grimpeurs, permettant de réaliser une greffe sur les structures de l'opinion publique.

physiques, et vice-versa. Choisir une activité sportive dite à risque constitue pour l'individu-citoyen un moyen pour communiquer physiquement à autrui son goût pour les valeurs libertaires et d'aventure.

Le monde des grimpeurs : une société en réduction

Mais si l'escalade se situe aux extrêmes de l'aventure sociale, il ne faut pas en conclure que tous les grimpeurs occupent une même place dans le quadrant de l'aventure au sein de cette pratique. Quatre grandes familles de grimpeurs (elles-même subdivisées en fractions) s'opposent sur les valeurs et la définition du risque légitime et cette opposition se structure dans ce microcosme d'aventure, comme se structurent dans la société les oppositions dans les grands conflits sociétaux (deuxième graphique)¹.

Les **alpins-cafistes** (le repli), proches de la tradition alpine se présentent comme étant les gardiens des valeurs sacrées, de la morale et des lois historiques construites autour de la montagne. La prise de risque est pensée comme un processus initiatique nécessaire pour la formation des individus. ("la montagne, une école de caractère, une école pour la vie!").² A l'opposé de cette vision, les **hédosportifs** se situent dans le quadrant de la transgression et de la jouissance des corps sportifs en mouvement (l'aventure). C'est ici que l'on défend le plus l'aseptisation des sites et une grimpe "sans risque", à la recherche du plaisir maximum et de l'ilynx (le vertige) narcissique.



¹Utilisant les mêmes méthodes que JP Pages, il nous était possible de présenter les structures des styles de pratiques. Pour ne pas surcharger le texte, nous n'avons présenté que quelques thèmes de conflits autour de la problématique du risque.

²Propos du responsable de la commission alpinisme au CAF (entretien, oct.1993) : "Ceux qui font de l'alpinisme, ce sont des gens plus formés que les autres. Ils sont plus que les autres, capables de prendre des décisions, ils assument plus leurs responsabilités et sont mieux armés pour affronter la vie. On ne triche pas avec soi lorsque l'on est engagé dans une voie alpine. Ne pas prendre des risques, c'est régresser; cela permet de s'affirmer, de ne pas avoir peur et d'apprendre à se maîtriser, en toute occasion..."

La polémique qui oppose les deux autres familles est d'une autre nature. C'est parmi les **néo-aventuriers** (le défi) que se trouve le centre de la contestation contre le tout transparent et la normalisation des pratiques. Ils valorisent la prise de risque extrême (l'ilynx écologique) et la nature sauvage et mystique à la recherche d'"anciennes correspondances" (animistes). Ils s'opposent aux **touristes** (la soumission), favorables à la banalisation de tous les espaces.

A travers les échanges conflictuels qui se produisent, les structures de l'opinion en escalade apparaissent en équilibre. Les thèmes de discussion (nature, engagement, risque, sécurité,...) les objets perçus (vêtements, téléphérique, équipement, hélicoptère, radio de secours,...) ne prennent leur sens que rapportés à la position des grimpeurs, dans ce microcosme. Bref, c'est dans l'interaction entre les quatre familles que se joue la construction des logiques de pratiques, le marquage des identités de grimpe et la place à accorder aux différents pratiques d'escalade et aux risques qu'elles induisent.

La comparaison entre les structures de l'opinion publique et celles des grimpeurs montre que les jeux de sens autour des objets, qu'ils soient situés à un niveau macro ou micro-social, respectent les mêmes principes. Par exemple, les grimpeurs qui dramatisent ("*lieux d'escalade oubliés*") sont situés, par rapport aux autres grimpeurs, dans le même quadrant que les Français qui dramatisent autour de certains thèmes de société ("*la pollution détruira l'humanité*", "*crise de l'énergie préoccupante*"). De la même manière, les grimpeurs qui choisissent le compromis ("*mur, montagne, falaise équivalents*", "*escalade sport comme les autres*") sont situés du même côté que les Français qui défendent le compromis ("*construire des centrales nucléaires*", "*fortunes respectables*"). Des mécanismes identiques seraient donc à l'oeuvre, aux différents niveaux du social, dans les manières de gérer les conflits. Les forces en présence dans les deux mondes interconnectés se réclameraient d'une même symbolique.

En guise de conclusion

On a pu montrer combien les changements qui se sont produits au sein du monde de l'escalade ont été profonds, en particulier en ce qui concerne le rapport au risque. Ce dernier résulte des nombreuses interactions ayant lieu entre acteurs (se diversifiant) et public-pratiquants (s'élargissant). Ainsi ont évolué les priorités à donner au multiple sur l'unique et à la périphérie sur le centre.

Les transformations de l'organisation et des pratiques qui imposent une nouvelle lecture du système escalade n'ont, comme on l'a montré, rien de particulier: on retrouve dans l'escalade, en réduction, ce qui se passe dans la société prise dans son ensemble.

Bibliographie

- Assailly J. P., *Les jeunes et le risque*, Vigot, Paris, 1992, 255 p.
- Bourdieu P., *Questions de sociologie*, Ed. de Minuit, Paris, 1984, 277 p.
- Bozonnet JP., *Des monts et des mythes*, Collection Montagnes, PUG, Grenoble, 1992, 294 p.
- Cazeneuve J., *Et si plus rien n'était sacré...*, Perrin, Paris, 1991, 232 p.
- Charlet S., "La sécurité des sports alpins en France, Suisse et Italie", *Ski et Alpinisme*, E.N.S.A. Chamonix, 1993, pp. 45-51
- Chazaud P., "Risque touristique et management de la sécurité", in *Les Cahiers Espaces, Sécurité dans le tourisme et les loisirs*, n° 33, sept. 1993, pp.18-29
- Corneloup J., "Escalades et post-modernité", *Société*, Dunod, déc.1991, pp. 341-351
- Corneloup J., *Escalades et Société, contribution à l'analyse du système, du communicationnel et du social*, thèse pour le Doctorat en Sciences (STAPS), Paris sud-Orsay, 1993, 3 tomes et annexes, 730 p.
- Decamp E., "Les nouvelles glisses", *Le Point*, n° 760, 1987, pp. 150-157
- Delignières D., "Risque préférentiel, risque perçu et prise de risque", in *Cognition et performance*, INSEP, Paris, 1993, pp. 89-102
- Ehrenberg A., *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, Paris, 1991, 323 p.
- Goirand P., "Apprendre en EPS en faisant de la gymnastique", *Spirales*, 1986, n° 1, pp.1146
- Guillaume M., *La contagion des passions*, Plon, Paris, 1989, 219 p.
- Harisson R., *Forêts, essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, Paris, 1992, 395 p.
- Iliakopoulos A., Pages J.P., "De l'approche globale de l'opinion : de la théorie aux analyses statistiques", in *Traitements statistiques des enquêtes*, Dunod, 1993, 255p., pp. 161-193
- Le Breton D., *Passions du risque*, Métailié, Paris, 1991, 185 p.
- Lejeune D., *Les alpinistes en France (1875-1919)*, Paris, Ed. du CHTS, 1988
- Maffesoli M., *Essai sur la violence*, Librairie des Méridiens, Paris, 1984, 263 p.
- La transfiguration du politique, Grasset, Paris, 1992, 306 p.
- Majastre J.O., "D'une fatalité à l'autre", *doc. d'ethnographie régionale* n° 8, Grenoble, pp. 155-175
- Mendras H., "Ordre et désordre dans la société française", *Sciences Humaines*, n° 31, Aout-Septembre 1993, pp. 10-13
- Mizrahi R., "Genèse des représentations urbaines de la montagne", *rapport CORDES* n° 30, 1975
- Mosimann U., "Les courses de hautes montagnes sont-elles dangereuses ?", *Die Alpen*, 1992, Juin, revue Suisse mensuelle, pp. 62-77
- Pages JP, "Comprendre l'opinion en période de crise : la prise en compte des représentations", in *La communication en crise*, MC GRAW-HILL, direction Tixier, Paris, 1991, pp. 203-232
- Pages J.P. (et al), "Les structures de l'opinion publique en 1992, analyse du champ des controverses médiatiques et de sa dynamique", *rapport Agoramétrie*, 20 rue Rosenwald, 75010 Paris, nov. 1992
- Pociello C., *L'évolution des pratiques de loisirs sportifs dans la société française(1975-1995)*, in *Le Moniteur du Bâtiment et des Travaux Publics*, Numéro hors-série : "Les équipements sportifs et socio-éducatifs", nouvelle édition, janv. 1993
- Simpson J., *La mort suspendue*, Glénat, Paris, 1990
- Taupin D., "Pour une politique d'aménagement, d'équipement, de maintenance et de protection des sites d'escalade", in *Escalades 89*, Actio, Joinville, 1991, pp. 238-241
- Zukerman M., *Sensations seeking and sports. Personality and individual differences*, n°4, (3), 1983, pp. 285-293
- Valleur M., "Comportements à risque et toxicomanies", *Vertiges, sports à risque et toxicomanies*, AMPP, Marseille, 1990, pp. 19-25

Résumé

Les accidents dans les sports de nature sont de plus en plus souvent l'objet d'une couverture médiatique spectaculaire. Cette mise en scène a pour effet de renforcer chez certains acteurs institutionnels la volonté d'une forte réglementation de ces pratiques. Pour éviter des prises de décision sécuritaires qui pourraient être néfastes, il convient de réaliser une approche globale de ce phénomène.

L'étude des pratiques d'escalade se présente alors comme un sujet d'analyse intéressant. On montrera, au-delà de la perception des changements historiques, en quoi la gestion des risques au niveau de cette pratique s'inscrit dans une dynamique conflictuelle où s'opposent des grimpeurs et différentes institutions, tous ayant des visions du monde, parfois bien contradictoires.

Mais cette manière d'aborder le fonctionnement d'une pratique sportive n'a rien de particulier. On retrouve dans l'escalade, en réduction, ce qui se passe dans la société prise dans son ensemble.

Mots-clés : escalade, styles de pratique, conflits, risque, opinion publique

